

L'ECHO DES CAVERNES Année 1959 N°8

Chers amis

Avec la nouvelle année, voici le N°8 de l'Echo des Cavernes.

Le précédent fascicule vous avait conduits à notre suite dans les cavernes du Grandvaux. Cette année nous changerons une nouvelle fois de secteur, en vous décrivant deux cavités du canton de Moirans : la grotte de Couesnans, dont l'entrée au moins est bien connue, et un gouffre très voisin, le gouffre de Petit-Châtel, dont nous avons fait cette année la "première".

Puis pour rire un peu, nous relaterons quelques contes et légendes notés au cours de nos explorations. La liste de ces historiettes n'est pas limitative. Nous en avons entendu, et nous en entendrons encore probablement bien d'autres, cependant la récolte semble dès maintenant suffisante pour faire l'objet d'un copieux article.

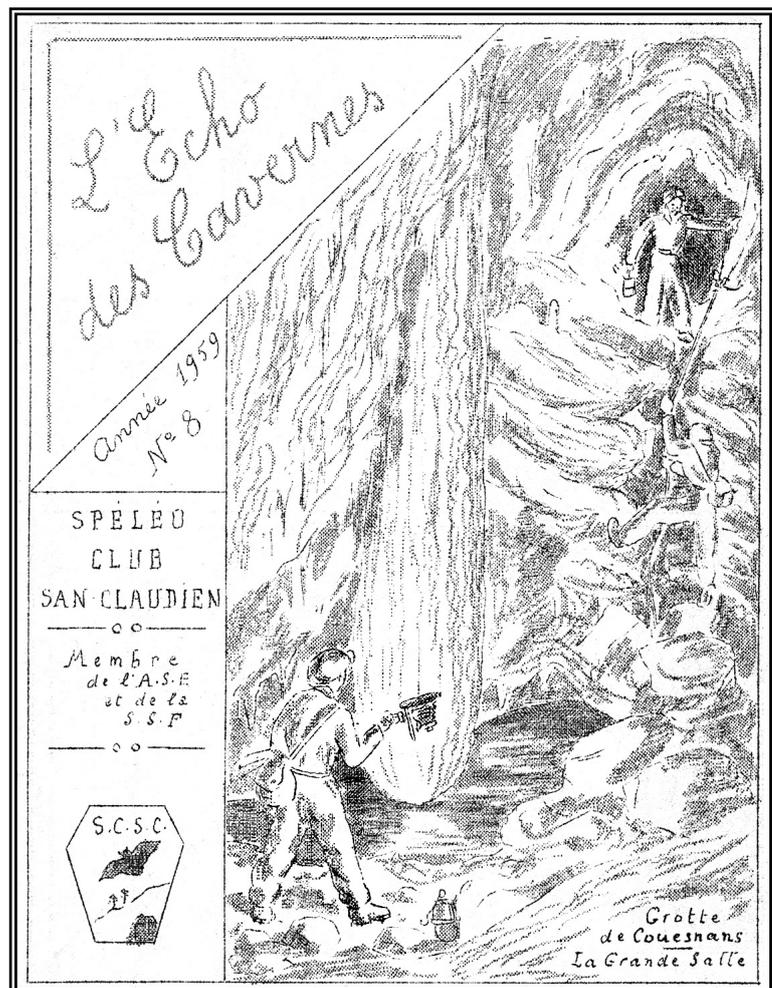
Bonne lecture, chers Amis, et bonne année 1959.

□ BILAN 1958

Le premier trimestre de l'année 1958 a été pour les spéléos, une période de chômage forcé, car l'énorme couche de neige accumulée sur la montagne a entretenu dans les grottes de la vallée un afflux d'eau qui a persisté jusqu'en juin, tandis que les gouffres du plateau devenaient inaccessibles. Pendant quatre mois, les hommes des cavernes ont dû se contenter de quelques prospections habituelles dans les trous à chauves-souris et à insectes, en inscrivant pourtant à leur tableau de chasse deux nouveaux gouffres au Mont-Chabot, l'un de 9m, l'autre de 24m.

En mars, une équipe, qui en avait décidé ment assez de se tourner les pouces a voulu aller terminer un grand puits en forêt des Frasses et rechercher un autre aven, encore inexploré, dans ce même secteur. Les hommes, lourdement chargés de matériel, et enfonçant dans la neige jusqu'au ventre, ont dû renoncer à faire le dernier kilomètre, et n'ont pu, pour finir leur journée que se rabattre sur la grotte de la Pontoise, ruisselante d'eau de fonte.

Dès les premiers beaux jours, deux cavités nouvelles ont été visitées. Le premier mai, un gouffre près de Petit-Châtel a été attaqué et terminé en une demi journée. Le 8 mai, c'était le tour d'une résurgence en forêt des Ecolais, entre les Bouchoux et Vulvoz, repérée depuis 1951, au centre d'une haute falaise à pic. L'équipe s'est trouvée là en présence d'une



alternative délicate : ou bien descendre de 45 mètres depuis son sommet, ou bien remonter de 15 mètres depuis sa base une paroi croulante. Le principe d'attaque, mis au point au cours de la première expédition, et non suivi d'effet, faute de temps, a été mis en application un mois plus tard. A une double corde de 60 mètres lancée du plateau, un des hommes ayant contourné l'à-pic' a attaché à une échelle, qui a été ensuite déroulée et remontée jusqu'à l'entrée du trou. Sans autre mal qu'un arrosage général en passant sous la cascade, l'équipe a pu visiter entièrement des galeries joliment décorées.

Entre temps s'est tenu à Dijon le Congrès annuel de l'A.S.E. groupant une cinquantaine de délégués des clubs de 14 départements de l'Est, auxquels s'était joint un groupe important de spéléos genevois. Ce congrès, siégeant à la Faculté des Sciences, a permis aux amateurs de présenter dans les meilleures conditions les résultats de leurs recherches, et d'acquérir, en écoutant des conférences faites par d'éminents spécialistes, de précieuses connaissances au point de vue archéologique, géologique et biologique. Qu'on n'imagine pas cependant de solennelles séances. Bien que, de l'aveu de participants qualifiés, l'intérêt scientifique du Congrès de Dijon ait égalé celui de rencontres "nationales et même internationales", la plus grande cordialité, et la franche gaîté spéléo n'ont pas cessé de régner pendant ces trois journées, que tous ont trouvées trop courtes. Le S.C.S.C. a conquis sa large part d'applaudissements, en présentant une communication sur les gravures magiques des grottes du Haut-Jura, un reportage

photographique en couleur sur la grotte des Foules, et un catalogue, aussi complet que possible des cavités de la région de Saint-Claude.

En fin juin, une nouvelle expédition en forêt des Frasses permit de découvrir le nouveau gouffre déjà recherché en mars, près du carrefour des routes de Château-des-Prés et de Morbier, mais non de l'explorer, car l'équipe a trouvé là un charnier peut-être mieux garni encore que tant d'autres déjà signalés. Un projectile lancé dans le trou pour juger de sa profondeur en fit surgir une nuée d'énormes mouches charbonneuses, devant lesquelles les spéléos préférèrent battre précipitamment en retraite. Quelques prospections un peu plus tard dans des fissures environnantes ont permis de constater que les émanations du charnier se propageaient sous terre à tout un secteur couvert de vastes dolines. Le puits s'ouvre sans doute sur un grand réseau qui collecte l'eau de dizaines d'hectares, pour la distribuer, soit vers Leschères, soit vers Lézat, et qui comme tant d'autres restera inaccessible tant qu'il y aura des bêtes malades sur le plateau. Sans être méchants, nous en arrivons à souhaiter qu'un jour, un de ces impénitents empoisonneurs de gouffres se fasse "pincer" en pleine action.

Un peu plus tard, ce fut le gouffre de Belbouchet qui reçut une visite différée depuis trois ans, et pour cause, car à la première descente, ce puits avait été trouvé obstrué par une génisse et un mouton. Tout cela a disparu dans l'eau courante qui passe au fond, et l'exploration a été terminée dans les meilleures conditions.

Puis, en août, tandis qu'un premier groupe faisait les honneurs des Cernois à une nombreuse et dynamique équipe lyonnaise, un autre groupe escaladait le Cirque des Foules, à défaut de pouvoir pénétrer dans la grotte où l'eau devient de plus en plus envahissante, et faisait dans la grotte supérieure des trouvailles inespérées.

En automne, le Club a participé dans la mesure de ses moyens à l'Opération "Minoptères", patronnée par le Muséum de Paris en liaison avec le Muséum de Genève, et organisée par le Centre de Dijon, à l'effet d'étudier le mode de vie de cette espèce de chauve-souris au vol très rapide et aux migrations fréquentes. Après une tournée de baguage à Charix, où nous avons retrouvé notre ami Constant du Spéléo-Club de Dijon, le sympathique animateur de "l'opération", un groupe de San-Claudiens est allé prospecter diverses grottes, jusqu'à la Beaume à Varoz, près de la Tour-du-Meix, à l'effet de repérer

les habitats hivernaux et de recenser les essaims de ces grandes voyageuses.

La sécheresse persistant, une expédition prévue depuis cinq ans a pu être faite au Trou de la Balme et au Gouffre des Brasselettes, entre Vaux et Lavancia. Le gouffre qui se transforme souvent en une grosse résurgence, dont l'écoulement cascade jusqu'à la Bienne, pouvait être très intéressant comme réserve d'eau, mais avait une très mauvaise réputation. En principe, il était "insondable" et 200 mètres d'échelles ne devaient pas suffire pour en atteindre le fond. Or, un corde de 20 mètres a amplement suffi. Après un parcours horizontal, puis ascendant de cinq mètres dans une salle ronde très basse, on trouve un petit à-pic de 3 mètres, puis une pente d'éboulis qui se termine au bord d'une longue et étroite galerie d'eau finissant en siphon. Le renom sinistre de ce puits assez insignifiant, lui est venu, semble-t-il, du fait qu'il y a une trentaine d'années (?) un jeune berger, mystérieusement disparu, y était en réalité tombé au cours d'une exploration solitaire. On n'avait été fixé sur son sort que lorsque l'eau, en remontant quelque temps après par l'orifice, avait rejeté le corps à l'extérieur. C'est du moins ce que nous ont assuré plusieurs personnes de Lavancia.

Il semble bien que le gamin n'ait guère pu se tuer, ni même se blesser gravement en tombant. Peut-être même est-il descendu volontairement et facilement dans le puits aux parois lisses et n'a-t-il pas pu ensuite remonter l'à-pic. Son sort n'en aurait été que moins enviable encore, et nous ne pouvons que citer cet exemple aux jeunes "moufflets" qui croient que du courage et une bougie suffisent à faire un explorateur de cavernes.

Puis, nous avons entrepris un travail prévu lui aussi depuis longtemps : le déblaiement du premier puits des Foules, que l'argile et les galets obstruent lentement, mais sûrement, en formant à chaque crue une poche d'eau, qui met de plus en plus de temps à se résorber, et qui aurait fini par couper définitivement le passage, en devenant permanente. Les premiers sondages ont fait apparaître l'amorce d'un étage inférieur inconnu, dans lequel il sera peut-être possible de pénétrer.

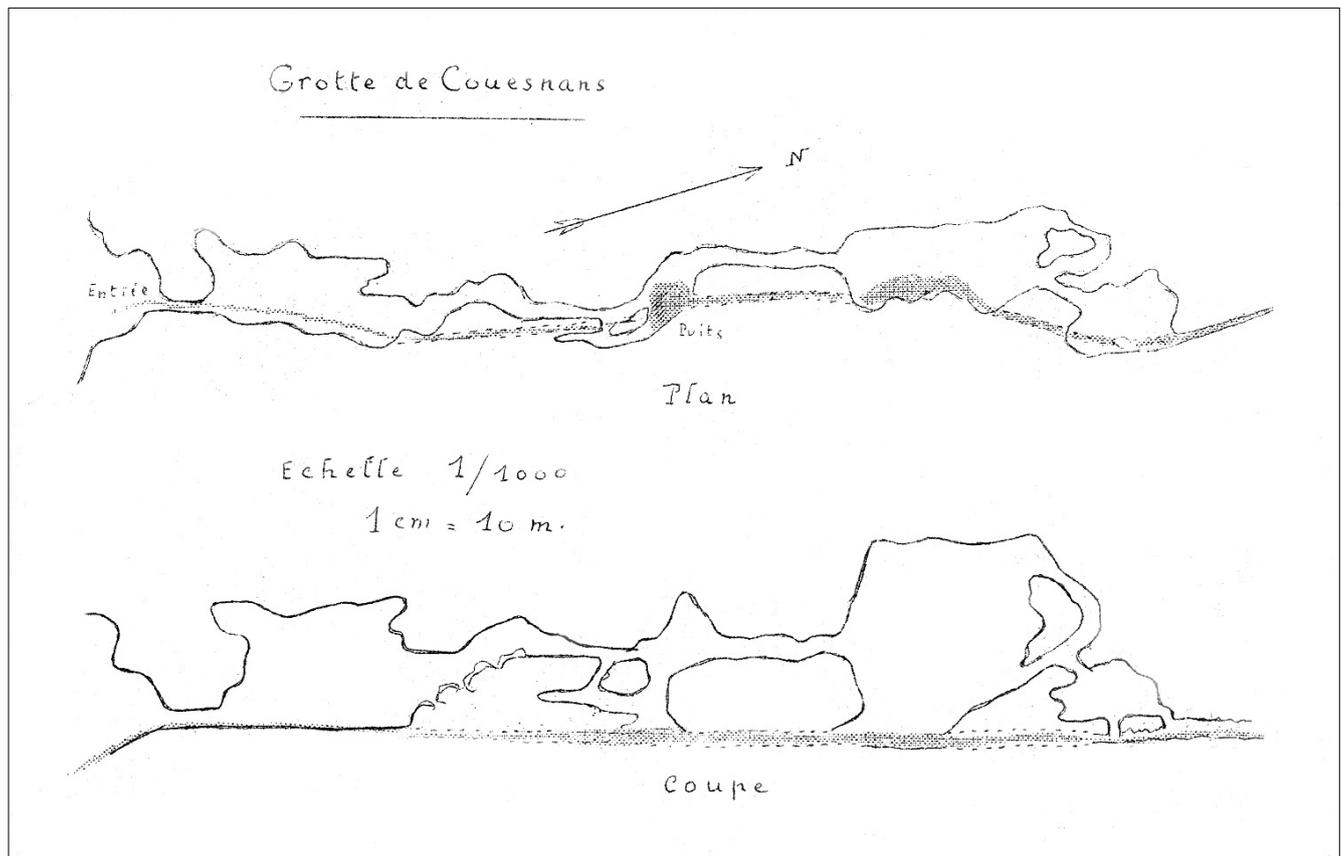
Enfin, au moment où nous terminons ce compte rendu, il est question du déplacement d'une importante équipe, qui doit se rendre à Baumeles-Messieurs, pour y retrouver nos amis du S.C. de Dijon et d'autres bagueurs de la région. Il s'agit en effet, en conclusion de "l'Opération Minoptères" de procéder au recensement complet et au baguage d'une colonie hivernale de quelques 8000 chauves-souris.

Pour une équipe de trois hommes bien entraînée à ce travail, la cadence de 250 sujets en une heure constitue une belle moyenne, et nos camarades ne seront pas fâchés de voir arriver du personnel de renfort.

□ LA GROTTTE DE COUESNANS

Aucune grotte du Haut-Jura n'est peut-être plus facile d'accès. Elle se situe au bord de la route nationale de Saint Claude à Lons-le-Saunier, un kilomètre environ après le calvaire de Pratz, et deux cents mètres avant le grand virage de Couesnans. Son gros porche, un peu dissimulé par des buissons et des ronces s'ouvre en contrebas de la chaussée.

C'est donc une cavité très connue, et c'est sans doute à sa notoriété qu'elle doit de posséder un si grand nombre d'appellations. Les uns la nomment Grotte de Champier, du nom du hameau le plus voisin, d'autres : Grotte de Pratz, du nom de la commune où elle est située, d'autres Grotte de Couesnans, du nom de la ferme située à moins de trois cents mètres. C'est cette dernière dénomination que nous avons retenue, comme la plus logique, puisqu'elle correspond au lieu-dit cadastral.



Cette grotte a enfin hérité du nom de Grotte de l'Assassin, en même temps que la ferme de Couesnans devenait "la maison du crime", à la suite d'une sombre affaire datant de quelques cinquante ans. Après avoir massacré toute une famille, le bandit, armé d'un fusil de chasse, s'était réfugié dans la grotte, où paraît-il, il a mieux aimé mourir de faim et de froid que de se rendre aux gendarmes qui cernaient l'entrée.

Après un porche élevé, puis un court passage où il faut un peu baisser la tête, la Grotte de Couesnans débute par une grande et belle salle, longue de trente mètres, haute de dix à quinze mètres. Le sol, très plat, est couvert de sable et de petites pierres, entre lesquelles court un ruisseau. D'abondantes concrétions coulent de toutes les parois.

Bientôt, on se heurte à un amas de gros blocs amoncelés dans un couloir montant à 45°. Cet effondrement, très ancien et recouvert en grande partie d'argile a surélevé la galerie sur une distance d'une quarantaine de mètres. A son sommet, il faut avancer à quatre pattes pendant quatre mètres, sur une couche de terre dure, et on arrive ainsi au bord d'un petit gouffre à pic. De l'autre côté du puits, large de trois mètres, profond de six mètres, et surmonté d'un dôme, la galerie continue, et le gros problème est d'y accéder.

Ce problème n'est pas insoluble. Un peu avant l'orifice du puits, un petit boyau plonge

sur la droite du couloir d'arrivée. Ce n'est qu'un laminoir très exigu, où il faut s'engager à reculons, sans voir très exactement où l'on va. Aucun danger cependant : après deux mètres de descente presque à la verticale, on se retrouve dans un passage un peu plus vaste qui se dirige vers la base du puits. C'est là un exutoire secondaire, parcouru en temps de crue par l'eau qui alimente le ruisseau en aval. En période normale, l'écoulement se fait entre les blocs, par un autre boyau plus profond encore.

La base du puits est presque toujours remplie par une nappe d'eau profonde de deux mètres, sous laquelle on voit nettement l'amorce d'une autre galerie partant en profondeur, et allant directement à la salle suivante. Cette galerie arrive à émerger, mais il faut pour cela une saison absolument exceptionnelle, comme le fameux été 1949, au cours duquel il n'a pratiquement pas plu pendant plus de trois mois.

En temps ordinaire, seule la galerie haute qui s'ouvre de l'autre côté du gouffre est praticable, et il faut faire une traversée pour l'atteindre. Il y a quelques années encore, une perche munie d'échelons de fortune, et amenée là depuis très longtemps par de précédents visiteurs permettait de franchir le mauvais pas. La perche est toujours là, mais tellement pourrie et alourdie par l'humidité qu'elle repose maintenant sur le fond du bassin.

Encore que la traversée du puits soit impressionnante, elle est à la portée d'un bon grimpeur, à condition qu'il ait une "ouverture de compas" suffisante. Le risque est assez minime, puisqu'il se réduit à l'éventualité d'un plongeon suivi d'un bain complet. En équipe, on s'en prémunit très facilement. Un camarade va prendre position dans la galerie aval, au bord du puits, d'où il peut assurer à la corde et aider ainsi efficacement l'acrobate de la troupe. Ce dernier se perche sur une marche à droite de la galerie basse, à un mètre environ au dessus du niveau de l'eau, prend pied d'une longue enjambée sur un bombement stalagmitique à mi largeur de la paroi amont, et se laisse aller, bras étendus, contre le mur aval. Ainsi écartelé au dessus de l'eau, il a tout l'air d'une araignée géante, et c'est d'ailleurs dans le style "araignée" qu'il progresse en opposition et qu'il prend pied dans la

galerie convoitée. Il ne lui reste plus qu'à amarrer sa corde en travers du puits, et le passage devient facile pour les suivants.



Après le gouffre, la galerie haute se poursuit sur une cinquantaine de mètres. C'est un gros couloir arrondi, au sol terreux et aux parois garnies de quelques stalactites. Puis on arrive au bord d'un à-pic de cinq mètres, facile à descendre à la corde dans une paroi en escaliers, et on prend pied ainsi dans la plus belle salle de la grotte.

La paroi de gauche monte d'un seul jet à 25m de hauteur. A droite, une grosse coulée de concrétions encadre une stalactite en massue longue de huit mètres, épaisse d'un bon mètre, entièrement recouverte de calcite blanche et spongieuse. Sa grosse tête ronde affleure le niveau d'un petit bassin d'eau verte, et en se penchant sur l'eau, on peut voir qu'il s'agit d'un regard sur la galerie immergée qui communique en aval avec la base du puits précédemment franchi.

La belle stalactite a subi quelques outrages, sous forme de graffitis et même des "dommages de guerre", sous forme d'une croix gammée, probablement tracée à sa surface par quelque S.S. à la recherche du maquis. Heureusement, ces dégâts ne sont pas irréparables, et peu à peu, la nature efface les inscriptions et les aura bientôt noyées sous de nouvelles efflorescences de calcite.

A l'extrémité de cette salle, un couloir pavé de douves de stalagmites, monte à 45° sur une dizaine de mètres, et sur la droite, un porche arrondi donne accès à une autre salle, dont le

sol, curieusement hérissé de vagues de calcite, plonge en pente raide. Au pied de la paroi opposée à l'entrée, se creusent deux petits puits de roche vive. L'un est très étroit, mais dans l'autre, un spéléo suffisamment mince peut arriver à s'introduire, et trouve deux mètres plus bas, une diaclase par laquelle arrive le cours d'eau. En se glissant difficilement entre les parois agressives de ce passage étroit, il pourra progresser en profondeur d'une vingtaine de mètres encore, après quoi la galerie devient absolument impénétrable.

Comme la Grotte de Couesnans est belle et relativement facile, les anciens du Club y amènent souvent les nouveaux inscrits et les convient tour à tour à faire la "première" de ce boyau, qui, en principe, est toujours inexploré ! Faut-il ajouter que pendant que le "bleu" ramone le petit puits avec toute l'ardeur d'un néophyte, ces vieux gamins poussent la plaisanterie jusqu'à lui faire couler dans le cou un peu de sable fin, qui est censé pour la circonstance, provenir des interstices de la roche... !

Si, au lieu d'entrer dans cette salle, on continue à gravir le couloir qui devient de plus en plus raide, on débouche tout à coup sur un balcon vertigineux d'où le regard plonge sur la grande salle. Le coup d'œil est absolument exceptionnel.

Il n'est pas possible de pénétrer plus avant dans cette cavité, dont les dimensions prouvent qu'elle a du autrefois livrer passage à un torrent volumineux. Celui-ci en est à son dernier stade d'enfouissement et ne sera plus capable d'éroder suffisamment les passages exigus où il circule maintenant, pour les rendre un jour pénétrable à l'homme. Pourtant il donne encore parfois l'impression d'être volumineux. Après une période pluvieuse, il se forme à l'entrée de la grotte une vaste poche d'eau qui noie la première voûte. Ce n'est pas tant le volume du torrent qui est en cause, que la grande route qui forme aujourd'hui barrage. Une fois l'eau parvenue à hauteur du caniveau qui passe sous la chaussée, elle ne monte plus, et dès que la pluie cesse, l'infiltration dans le sol est suffisante pour provoquer une décrue rapide.

Tout indique que la Grotte de Couesnans meurt lentement. Les concrétions et l'argile de décalcification travaillent à l'obstruer. Cependant, comme l'agonie d'une caverne peut durer des millénaires, nous suggérerions volontiers l'aménagement de cette cavité.

Ce ne serait pas un travail de titans de creuser quelque peu le sol marneux du premier couloir élevé ou d'en entailler la voûte, toute de concrétions, pour en permettre le passage autrement qu'accroupi, de jeter un pont sur le puits, de placer un escalier à l'entrée de la grande salle et de tailler des marches dans la stalagmite pour monter au balcon supérieur.

Cette grotte n'est pas immense, mais en raison de sa situation en bordure immédiate d'une route fréquentée, elle recevrait sûrement de nombreux visiteurs qui, nous pouvons l'affirmer, ne seraient pas déçus par cette promenade souterraine, agrémentée suivant l'inspiration habituelle aux guides, par l'évocation sinistre de l'assassin.

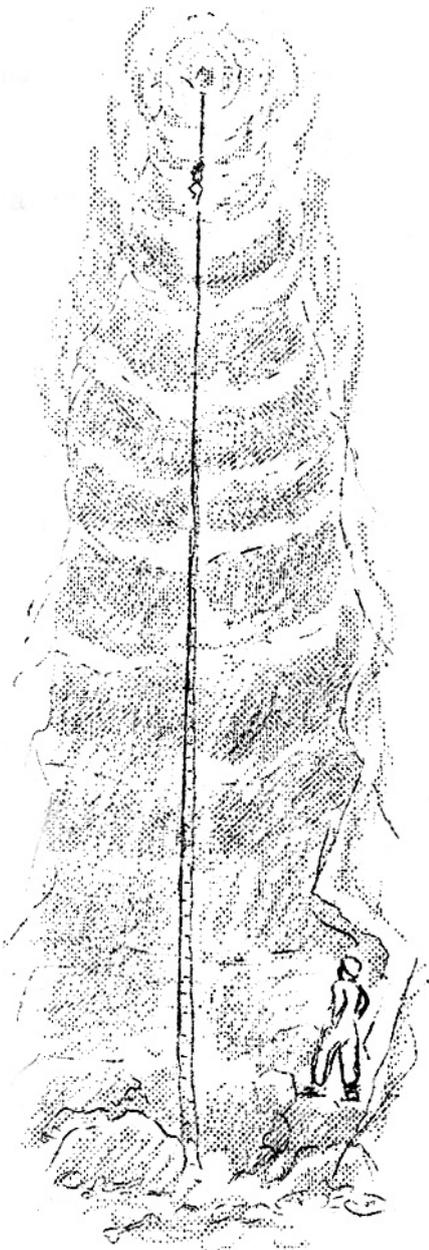
□ LE GOUFFRE DE PETIT-CHATEL

D'un tout autre genre est le gouffre qui s'ouvre à peu de distance de la grotte de Couesnans, dans la pente où est bâti le hameau de Petit-Chatel.

Depuis plusieurs années déjà, le Club avait eu vent de son existence, sans pouvoir arriver à se faire préciser son emplacement exact, et dans ces pentes où les buis foisonnent, il faudrait vraiment beaucoup de chance ou un flair exceptionnel pour trouver un minuscule orifice. Enfin, au début de 1958, un de nos amis habitant Saint-Romain l'a découvert au hasard d'une promenade, y a naturellement lancé quelques cailloux, et voyant qu'il s'agissait d'un grand trou, s'est empressé de faire connaître sa découverte à un de nos membres actifs.

Les anciens du pays signalaient qu'autrefois, on avait vu en temps de grandes pluies ce gouffre se remplir d'eau qui débordait sur les terrasses environnantes. Son entrée, obstruée un temps par de grosses dalles était à nouveau visible par suite de la chute ou du déplacement d'un de ces blocs.

Les San-Claudiens ne perdent pas de temps, et le 1er mai suivant, quatre d'entre eux : Mario, Miglio, le Père Colin et son fils Jacques sont devant l'entrée du gouffre en compagnie de leur informateur. Par un orifice triangulaire entre deux grosses pierres, il est possible de se pencher et d'apercevoir les premiers mètres de la cavité. C'est une belle fissure allongée, large d'un mètre au début. Un caillou lancé au delà d'une arête qu'on entrevoit à cinq mètres en contrebas, tombe



sans toucher les parois à une grande profondeur.

Mario déroule le fil sonde gradué, qui touche le sol 25 mètres plus bas. L'aspect de l'orifice, la situation du puits au bas d'un synclinal, le semblant de diaclase révélé par les premiers mètres, tout cela fait croire qu'il peut s'agir d'un regard sur le canyon d'une rivière souterraine.

Mario s'équipe, l'échelle est mise en place, et c'est aussitôt la première descente. L'entrée est très étroite. Il faut s'y introduire bras levés, passer le corps puis, une fois les épaules engagées, ramener les bras et saisir l'échelle. Pendant cinq mètres, Mario se glisse entre les parois terreuses du laminoir ondulé, puis après la petite arête transversale, il se trouve tout à coup dans le vide absolu. La section du puits devient une ellipse parfaite, longue de quatre mètres, large de deux mètres, et l'échelle pend en son centre. Pour un spéléo entraîné, ce sont les plus belles conditions de descente à l'échelle. Les barreaux sont bien en place, le pied les trouve sans effort à l'endroit prévu et s'y engage automatiquement. Il suffit de maintenir une cadence régulière.

Le premier de cordée descend toujours, sa voix porte à merveille, aussi les questions fusent-elles du sommet. Colin est nettement déçu de savoir qu'il s'agit d'un gouffre caractérisé, probablement obstrué à sa base, comme la plupart des abîmes du Haut-Jura.

Tout en dégringolant son échelle, Mario inventorie son domaine et donne ses impressions : "Une descente du tonnerre... Un trou splendide... !", puis : "On dirait que ça sent la pourriture là dessous... Dites donc, bien marrant ! l'échelle arrive au sol juste, juste... les deux anneaux touchent les pavés." Il est au fond.

Les questions tombent toujours : "Pas de galeries ?"

"Attends que je regarde !... Un crâne de chien... Un gros mouton... Tiens ! un vélo... Encore un crâne, mais ça c'est un veau... Un deuxième crâne de chien... Ah ! Peut-être dans ce coin..."

Il a repéré à trois mètres de hauteur un vague orifice, qui se révèle de près être une niche insignifiante.

"Au suivant de ces messieurs !"

Colin et Miglio se font des politesses, aux termes desquelles Miglio s'encorde et glisse difficilement ses 90 kilos dans le trou minuscule. Presque tout de suite il est aux prises avec les câbles de l'échelle qui, à chaque changement d'échelon viennent se prendre dans les crochets de ses souliers.

C'est ce qu'il peut y avoir de plus pénible dans ces sortes de descente. Au moment où le corps est déjà en action pour prendre appui plus bas, le pied refuse de se dégager. Il faut remonter, essayer d'extraire le câble du crochet. Comme la position n'est plus la même, le filin qui s'est engagé le plus facilement du monde refuse de sortir de son logement. Il faut alors y mettre la main, et pour cela tenir un mauvais équilibre sur deux membres seulement. Alors, par un mouvement tout naturel, c'est l'autre pied qui se met dans la meilleure position pour se faire prendre à son tour, et ainsi de suite. A moins que complètement excédé et perdant patience, l'homme pour se dégager donne une bonne secousse, qui aura généralement pour effet d'arracher le crochet, de couper le lacet, et d'infliger à l'échelle un traitement qui n'est pas recommandé.

Une descente de 25 mètres dans de telles conditions est au dessus des forces humaines, et Charlot, parvenu au sommet du grand à-pic, se contente d'y jeter un coup d'œil et remonte, tout en pestant après ses godillots et les fabricants en général; qui ne songent pas que les spéléos auront à descendre des échelles métalliques.

"Alors là-haut... Ca vient ? " interroge Mario, qui pour le moment fait rouler des blocs à grand fracas pour essayer de débarrasser le bas du puits.

Jacques, qui, lui aussi, est chaussé de souliers trop confortables et munis de gigantesques crochets a tellement envie de descendre que son père a pitié de lui : "Tiens, prends les miens !"

Le Père Colin, après avoir eu maintes fois des explications orageuses avec les câbles métalliques, a été très heureux un jour d'avoir tellement usé une paire de souliers, que décemment, il ne pouvait plus les utiliser pour faire des kilomètres. Il en a fait des souliers de gouffres, en supprimant les languettes et en extirpant les indésirables crochets.

Le gamin ne se fait pas prier, et en un temps record, il a rejoint Mario.

"Au suivant !"

On serait bien en peine de trouver un suivant. Miglio n'a pas l'intention de renouveler sa tentative, et Colin est en chaussettes. Il lui faut attendre, pour partir à son tour, que Jacques, après avoir soufflé un peu, et après avoir inspecté un par un les trésors du gouffre : vélo, mouton et autres débris, remonte et rapporte les souliers. Après quoi le père descend, plus vite encore que son héritier, ce qui lui vaut à l'arrivée une bonne semonce du "grand chef".

Les deux anciens du Club, réunis encore une fois au fond d'un grand trou, ne se lassent pas d'admirer les parois de ce puits, qui, tout en n'étant pas d'une bien grande profondeur, est cependant exceptionnel par sa régularité. En se plaçant au centre de la plate-forme elliptique, longue de 6,5 mètres, large de 4 mètres (attention au mouton... !), on peut voir, juste à la verticale un tout petit triangle de ciel, et la presque totalité de l'échelle. Aucune concrétion, mais d'immenses cannelures creusées par l'eau de ruissellement montent rectilignes et parallèles de la base au sommet, cependant que des bombements horizontaux et concentriques, correspondant chacun à une couche rocheuse, forment autant d'anneaux, soulignés par la lueur qui tombe de l'orifice.

Le gouffre est creusé dans l'Urgonien massif, dans ce beau calcaire à veines roses qu'on appelle ici "marbre de Molinges", et c'est ce qui explique le poli des parois, sur lesquelles l'eau chargée de gravillons a fait office de machine à poncer.

Elle a laissé de jolies traces de son passage, cette eau jadis courante. Mario qui a eu tout le temps d'inventorier son domaine réduit, fait voir à son compagnon, à la base des murailles, des cannelures et de belles cupules

qui ne laissent aucun doute. "C'est tout creux là-dessous !".

Le gouffre a bien été un regard, jadis ouvert sur le cours d'un torrent souterrain, mais depuis qu'il y a eu des bergers à Champier et à Petit-Chatel, ceux-ci ont fait tomber dans l'aven tous les blocs petits et grands qu'ils ont pu trouver à des hectomètres à la ronde.

C'est creux, mais seulement pour l'eau, qui continue à s'élever de temps à autre dans le puits, entre les pierres, avec assez de force et d'agitation pour les mettre en léger mouvement. Les anciens ossements ont été mis en pièces, moulus par les arêtes de blocs. La bicyclette elle-même a été tordue, écrasée, et bien qu'elle ne paraisse pas avoir été jetée là que depuis peu de temps, ce n'est plus qu'une ferraille sans identité. Il n'y a que le mouton qui soit encore intact, en attendant d'aller à son tour grossir le volume de quelque source fraîche et limpide...

Les parois sont à ce point lisses et exemptes de fissures que Colin tâtonne pendant une bonne minute pour y glisser une épingle destinée à accrocher au mur une charge de magnésium. Mario, qui a déjà remonté cinq mètres d'échelle pour illustrer la photo, commence à s'impatienter, quand la charge éclate enfin, avec son bruit habituel.

A l'orifice, la détonation amplifiée par l'énorme porte-voix, paraît si formidable que des curieux, qui essayaient précisément de voir ce qui se passait en bas, font en arrière un bond précipité, en croyant que les malheureux spéléos ont fait exploser sous leurs pieds un quelconque engin datant de la dernière guerre.

"Ce n'est rien, dit Jacques, un coup de magnésium !"

Cette explication constitue l'entrée en matière d'une conférence photographique pendant laquelle Colin remonte, puis Mario.

Le plan du gouffre et les relevés géologiques indiquent que ce puits est bien une cheminée sur un cours souterrain empruntant un synclinal parallèle à celui qui conduit à l'Enragé, près de Molinges, les eaux du lac de l'Abbaye. Son bassin d'alimentation ne peut être que le vaste plateau de Champier, entièrement constitué de bancs de marbre intercalés de pierrailles et de marnes grises. Une partie de l'eau d'infiltration venant du Nord est déviée vers l'Ouest par l'arête d'un anticlinal secondaire et va alimenter la grotte de Couesnans. Une autre partie, passant à la base des Bornes Sonnantes ressort dans une grosse source à l'extrémité nord du lac d'Antre. Le plus gros volume descend en direction de Petit-Chatel, en passant sous le gouffre.

Il est possible qu'une partie de cette eau perce la masse des calcaires hauteriviens formant en partie la grande falaise rouge qui domine la Bienne en aval de Saint-Romain, et glisse ensuite sur les marnes du Valanginien pour résurger près de la grotte Lacuzon et dans plusieurs sources froides sur la rive droite de la rivière.

Une autre hypothèse est également plausible : si aucune fracture du sous-sol ne vient interrompre son cours, la nappe d'eau ne change pas de niveau rocheux et pourrait se diriger vers la grotte de Nerbier, dont l'écoulement permanent est précisément capté pour alimenter la Commune de Jeurre. Une coloration faite à un moment où l'eau apparaît au fond du puits permettrait de résoudre ce problème.

Etant donné l'existence d'un charnier qui peut se révéler dangereux, le Maire de la Commune intéressée a été aussitôt avisé.

□ SOMBRES HISTOIRES

Les grottes et les gouffres ont toujours frappé l'imagination des hommes, et tout naturellement, il court à leur sujet d'innombrables légendes. En beaucoup de pays, les cavités souterraines sont censées être le refuge de fées, de revenants ou du Diable. Ce sont là, semble-t-il des croyances héritées de l'antiquité païenne, qui voyait dans ces

sombres séjours le vestibule des enfers. Partout aussi, on y suppose des trésors cachés et des passages secrets.

Il eût été bien étonnant que les cavités du Haut-Jura n'aient pas eu, elles aussi leurs traditions, mais ici, grâce sans doute à l'esprit positif des Jurassiens, il ne s'agit pas à proprement parler de légendes, car il n'est pas question que de trésors cachés ou de passages ouverts depuis une époque relativement récente, ou encore de suppositions pseudo-scientifiques où la poésie n'a aucune part.

Que de fois notre équipe, à la recherche d'un gouffre a-t-elle entendu cette question posée à brûle pourpoint : "Alors, vous venez chercher le trésor ?"

Presque toujours, l'allusion est faite sur le mode ironique, mais nous nous apercevons souvent que nos interlocuteurs, tout en affectant de ne pas croire à l'existence de ces fortunes cachées, sont intimement convaincus de leur réalité. C'est même notre insistance à rechercher les grottes et gouffres qui donne un regain de vigueur à de vieilles histoires presque oubliées.

Pourquoi aussi des gens qui pourraient passer confortablement leurs loisirs à ne rien faire, vont-ils promener des charges de mulets, se vautrer dans la boue et l'eau, braver des chutes de pierres, en résumé "chercher la mort", sinon dans le but de retirer de leurs efforts un profit palpable ?

Notre collègue Casteret a bien été accusé très sérieusement d'avoir dérobé sans le dire au propriétaire, une chèvre d'or grande nature, vainement recherchée depuis des siècles, dans une grotte des Cévennes, et de l'avoir secrètement vendue aux "Américains" !

Nous n'avons pas encore été soupçonnés de semblables forfaits. Pourtant, quelle éloquence dans le ton méprisant d'une brave dame, qui promenait un jour sa petite famille aux environs du trou de Chaffardon, au moment précis où notre équipe en émergeait, boueuse à souhait : "C'est des chercheurs de trésors... Les regardez pas, ils seraient trop contents... !

Quelle éloquence aussi dans les propos d'un citoyen libre, conscient et... légèrement éméché, qui s'était un soir mêlé à la conversation de deux spéléos, parlant naturellement de "trous", à la terrasse d'un café : "On sait que vous ne perdez pas votre temps à faire ce métier là. Vous gagnez des mille et des mille au frais du contribuable, sans compter le reste. C'est honteux... etc... etc.

Devant les protestations énergiques des intéressés, le bavard retourna ses batteries :

"Eh bien, c'est un tort ! on devrait vous payer, et comme ça on pourrait contrôler ce que vous y faites dans vos grottes, et surtout ce que vous y trouvez, parce-que vous n'êtes pas des idiots, vous n'y allez pas pour rien !"

Evidemment, nous n'y allons pas pour rien, mais ce pourquoi nous y allons aurait certainement dépassé l'entendement du bonhomme, et puisqu'après tout, il faisait à nos deux amis l'honneur de leur reconnaître une certaine dose d'intelligence, ceux-ci en ont fait preuve en haussant les épaules et en laissant choir la conversation.

Mais comme entre hommes des cavernes, la gaieté ne perd jamais ses droits, ils ont aussitôt échafaudé toute une théorie sur l'uniforme, les attributions, et surtout la paye d'un éventuel "Inspecteur Général des Trous", et posé en principe leur candidature à l'emploi.

Tout ceci constitue une digression, qui n'est cependant pas tout à fait inutile car elle prouve à la fois que la croyance aux trésors des cavernes reste vivace, et que l'effort gratuit par contre, est bien souvent incompris.

Maintenant, soyons sérieux, si possible, pour relater quelques contes recueillis au hasard de nos explorations.

Dans le domaine de la pure fiction, nous rangerons en premier lieu la légende tant de fois entendue, de l'existence d'un souterrain creusé sur l'ordre des moines de Saint-Claude, entre la grotte des Foules et la Cathédrale, souterrain fermé à ses extrémités par des portes de bronze. On se demande quel esprit inventif a pu créer de toutes pièces cette histoire qui ne s'apparente à rien de réel, et dont l'origine se perd dans la nuit des temps. Les communications, généralement fantaisistes entre grottes et édifices anciens, sont du folklore de tous les pays, et la Cathédrale de Saint-Claude se devait probablement de ne pas échapper à la règle. Tant pis si la grotte des Foules était un peu éloignée et un peu humide !

On pourrait en un sens regretter que ce souterrain n'existe pas, car le captage du torrent serait bien facilité, mais, si ce même torrent se livrait en pleine ville aux fantaisies dont il est coutumier, il ne serait plus question non plus d'une bonne moitié des habitations.

L'inventeur de ce souterrain a cru faire bonne mesure, mais son record a été bien battu le jour où quelqu'un nous a affirmé que, dans une cave de la rue du Pré se trouvait un passage voûté allant au Saut-du-Chien, exactement au fond de ce gros auvent qui domine de quelques cent mètres la route de Septmoncel. Nous avons su peu après que le passage traversait la rue en diagonale en finissant dans une autre cave !

Quant aux souterrains empruntés par Lacuzon et ses hommes, et qui ont leur départ dans une grotte, ils sont légion. Il en existerait à Cinquétral, sous Saint-Romain, dans le Grandvaux et en bien d'autres lieux encore. Leur réalité ressemble à celle de beaucoup de faits "historiques" (!!) rapportés dans le fantaisiste "Médecin des Pauvres".

Nous citerons encore le cas d'une petite grotte du Cirque d'Orvaz, qui offre deux particularités bien propres à éveiller l'imagination. Elle s'ouvre au flanc de la butte de Gobet où existait autrefois un château féodal, et son entrée est en grande partie obstruée par un gros bloc circulaire.

Ce bloc a été promu au rang de porte secrète, fermant un souterrain par lequel les sires de Gobet pouvaient entrer et sortir à l'insu de tous, et dans lequel, sans aucun doute, ils entreposaient leurs richesses. Quand nous avons exploré cette grotte, nous avons remarqué que des "spéléos locaux" avaient travaillé dur pour désobstruer la galerie, mais avaient dû s'arrêter à vingt mètres de l'entrée devant un laminoir exigü, en pleine roche.

Quant à la porte secrète, c'est tout simplement un bloc erratique, amené de la haute vallée de la Semine, et coincé sous le porche de la

grotte par la poussée d'un glacier quaternaire. Tant pis pour les sires de Gobet.

Une autre forteresse a eu elle aussi son souterrain : la Bâtie, entièrement détruite par les troupes de Louis XI, et dont aujourd'hui, on a beaucoup de mal à localiser l'emplacement au sommet d'un piton dominant l'ancienne route des Bouchoux à Viry. Dans la pente Nord de ce piton se trouve un petit gouffre naturel, profond de sept mètres, où la rumeur locale a placé l'entrée des "souterrains". Jusque là, rien que de très classique.

Mais où l'affaire s'est corsée, c'est quand un radiesthésiste ayant longuement promené son pendule perfectionné, orné de pentagrammes et autres signes cabalistiques, a prétendu que le gouffre communiquait sous terre avec le Prieuré des Bouchoux, et même que le couloir devait se poursuivre beaucoup plus loin, jusqu'au delà de la frontière suisse. Le facétieux pendule indiqua, sur le parcours du prétendu passage, exactement sous les ruines d'une ancienne ferme à la Perche-Enclave, dans la forêt de Viry, de l'or et du fer, ce qu'on traduisit par "un coffre farci de louis"

Les travaux de fouille mirent bien à jour une voûte, qui n'était autre que celle d'une cave intacte sous les ruines, mais vide. Les candidats à la fortune creusèrent ensuite en pleine roche, un puits de six mètres de profondeur, puis, découragés, abandonnèrent l'espoir de s'enrichir de cette façon.

Comme le disait un sage du plateau : "S'ils avaient donné dans un champ de patates tous les coups de pioche qu'ils ont donné dans ce trou, ils auraient fait une belle récolte !"

Quittons maintenant le domaine des passages creusés de main d'homme pour celui des communications naturelles.

Par un privilège exorbitant, la Grotte des Foules est censée posséder une galerie s'ouvrant en territoire suisse. Ce n'est déjà pas mal. Mais qui croirait que la petite Grotte Sainte-Anne a elle aussi cette particularité ? Tranquillisons tout de suite les parents sur le sort des gamins qui s'y engagent. S'ils risquent de déchirer leurs fonds de culotte et de détremper leurs souliers, ils ne se rapprocheront au maximum que de 125 mètres de la frontière, et n'auront pas à être rapatriés par la police fédérale.

Une autre histoire moins banale, celle d'une tempête souterraine, nous a été contée, une seule fois, il faut bien le dire, à propos de ce prétendu passage, qui, pour la circonstance et les besoins du récit était en outre coupé par un lac. Voici le drame : trois jeunes gens, dont les noms ne sont pas passés à la postérité et

pour cause, ont décidé un jour d'emprunter la grotte Sainte-Anne pour aller voir ce qui se passait de l'autre côté de la frontière. Ils sont donc montés là-haut en portant une barque et se sont engagés sur une immense nappe d'eau. Après un temps de navigation non précisé, l'esquif a été pris dans un mystérieux cyclone avec grêle, éclairs et tonnerre, et a disparu avec ses trois occupants.

Radar n'était pas là... Dommage !

C'est à la suite de cet accident, nous a-t-il été affirmé très sérieusement, qu'une grille a été placée à l'entrée de la galerie haute.

Le "cyclone" souterrain n'est peut être pas une invention entièrement locale. Il nous semble bien avoir lu le récit d'un événement analogue dans le livre de Jules Verne intitulé : "Voyage au centre de la terre", mais nous croyons aussi avoir découvert le motif initial de cette ridicule histoire, en établissant la généalogie de planches dispersées dans la Grotte des Foules, aux environs de la galerie d'eau centrale. Ces pièces de bois travaillées sont les débris d'une embarcation de fortune, amenée en pièces détachées et remontée dans la grotte même par l'équipe du Docteur Meynier de Septmoncel, vers 1905.

Nous n'avons jamais pu savoir si le radeau avait été utilisé avec succès, et même s'il avait réellement flotté, mais c'est sans doute cette embarcation qui a donné naissance au conte de la Grotte Sainte-Anne. Il a dû y avoir transfert de barque d'une grotte à l'autre, avec un peu de drame et une réminiscence de Jules Verne pour agrémenter la salade.

Nous avons retrouvé encore une fois cette croyance tenace aux communications souterraines internationales, un jour où nous avons attaqué une petite grotte en pleine falaise au centre de Morez. Il nous a fallu 25 mètres d'échelles et 40 mètres de cordes pour permettre à un seul homme d'en atteindre l'entrée, en descendant du sommet des rochers au prix d'une gymnastique délicate. Cependant, il nous a été dit que les contrebandiers utilisaient autrefois le passage pour franchir la frontière sous le pied des douaniers. Sans doute possédaient-ils des moyens d'escalade inédits, et des formules magiques pour passer comme des fantômes à travers le mur de concrétions millénaires, qui termine la grotte à sept mètres du jour.

Nous pourrions encore citer plusieurs fantaisies du même acabit. La clef de ces romans nous paraît tenir toute entière dans la réponse faite à un de nos collègues du Doubs par une habitante de Clerval.

Questionnée sur l'intérêt d'une grotte voisine de sa maison, la bonne dame répondit : "Personne n'en a jamais vu le bout ; elle est bien trop profonde : elle va jusqu'en Suisse !" Comment le savait-elle, que cette grotte finissait au-delà de la frontière ? "On le disait..." et une fois encore "On" se mettait le doigt dans l'œil, car la grotte était longue de moins de 400 mètres.

Mais, et c'était probablement le seul point exact du renseignement, il était fort possible qu'avant notre camarade, personne n'avait jamais vu le bout de la galerie coupée de redoutables chatières, ce qui fait que chacun pouvait y aller de sa supposition, sans crainte d'être démenti.

De leur côté, les gouffres ont très souvent une profondeur invraisemblable, et il n'est pas rare d'entendre déclarer que les pierres y rebondissent pendant "plusieurs minutes" avant de toucher le fond. Parfois même, ils sont tellement profonds que le bruit d'arrivée de la pierre n'est pas perceptible. Nous n'en finirons pas d'énumérer les verticales insondables qui ont été conquises avec une échelle de douze mètres, et souvent même avec une simple corde lisse.

C'est peut-être en partie dans de telles croyances qu'il faudrait voir une des causes du jet de bêtes crevées dans les avens. Un jour, au bord d'un grand puits, un des curieux qui bavardait avec l'équipe de surface,

a prétendu que le gouffre communiquait avec le centre de la terre (sic) en donnant comme preuve de son affirmation le fait qu'une équipe suisse avait été arrêtée à plus de deux cents mètres de profondeur verticale par du souffre (resic). Donc tout ce qu'on jetait dans le puits disparaissait à jamais, les bêtes crevées comme le reste.

Le bonhomme était certainement de bonne foi, et ne comprenait pas qu'on puisse interdire un procédé aussi efficace que pratique de supprimer les épidémies par la disparition radicale des microbes. Il n'a d'ailleurs jamais voulu croire que la profondeur réelle du trou ne dépassait pas 39 mètres, qu'il n'y avait pas trace du fameux souffre et que nos prédécesseurs l'avaient proprement "acheté".

Quand les gouffres ne sont pas tout simplement réputés "insondables", il leur est souvent attribué des issues profondes, qui les font communiquer soit avec des grottes, soit avec des sources. Il est assez curieux de constater que, sur ce dernier point, les suppositions débarrassées de détails destinés à les enjoliver, sont souvent conformes à la réalité.

C'est ainsi que lorsque l'équipe san-claudienne attaquait en 1947 la belle verticale du gouffre Picard ou Dâne de Souza, aux environs des Moussières, un voisin du gouffre prétendit qu'on avait entendu sonner sous terre près de Coyrière la cloche d'une vache tombée (?) dans le puits.

En observant la géologie de la cavité, nous avons effectivement constaté que le ruisseau qui traverse la grande salle du gouffre a toutes les chances de revoir le jour dans les sources de Coyrière ou de Villards. Malheureusement, il n'emporte pas de clarines, mais un effroyable bouillon de culture, provenant d'un cône de cadavres anciens et modernes, haut d'une dizaine de mètres.

De même, la communication supposée entre les dolines de l'Embossieux et les résurgences de la Douveraine est bien réelle, mais il est abusif de prétendre que des planches et des madriers peuvent être véhiculés sous terre jusqu'au Tacon. Les galeries des résurgences sont tellement étroites et accidentées qu'il est impossible d'y glisser un spéléo, et à plus forte raison un bout de bois rigide.

L'existence de cette percée hydrogéologique a été indubitablement établie d'une manière assez amusante. Au moment où nous avons coloré le torrent des Foules, en août 1949, la Mairie de Saint-Claude a été avisée d'une sortie d'eau colorée aux résurgences de la Douveraine. C'était bien

stupéfiant. Néanmoins, le Service des eaux s'est rendu sur les lieux. Renseignements pris, la coloration blanchâtre des sources ne devait rien à la fluorescéine, mais était produite par du petit lait que le fromager de la Pesse avait déversé dans un égout.

Par contre, à moins d'admettre qu'il existe dans le sous-sol un service de pompes aspirantes et foulantes naturelles, on ne voit pas comment l'eau de la résurgence de Tailla pourrait provenir du lac Genin, comme beaucoup le prétendent, ni surtout comment les sources et les grottes du haut-Jura pourraient être en relation avec les glaciers du Mont-Blanc.

Passons maintenant aux trésors.

Le plus fréquemment cité est évidemment le célèbre trésor des moines de Saint-Claude, qui aurait disparu à la Révolution, si tant est qu'il ait encore existé. Sa cachette a été supposée dans beaucoup d'endroits, aussi bien dans les passages voûtés qui circulent un peu partout sous la ville, que dans les forêts et grottes des environs. En dernier lieu, la rumeur publique nous la situait, en compagnie d'une mine d'or inépuisable, aux environs de la porte de Bronze, quelque part dans la grotte des Foules. C'est à dire qu'il s'agit là d'une référence sérieuse !

Il est curieux de constater qu'à notre connaissance, la grotte Sainte-Anne n'a jamais été citée comme cachette éventuelle, et pourtant, au seizième siècle, par crainte d'une attaque surprise des Genevois, les objets précieux de l'Abbaye ont séjourné à plusieurs reprises dans la grotte fortifiée pour la circonstance. Les débris de murettes, en bordure de l'esplanade sont sans doute les restes d'un petit rempart bien suffisant contre les balles d'arquebuse ou de couleuvrine. Ce fait aurait logiquement pu donner lieu à une tradition, qui aurait eu au moins le mérite d'être en partie motivée.

Une autre légende, datant de la même époque, affirme en Forêt du Frénois, l'existence d'un tonneau rempli d'or, enfoui dans un lieu "d'où l'on peut voir trois clochers" et dans un trou recouvert d'une dalle. L'auteur de la cachette serait, au dire des habitants de la Mainmorte, un évêque de Lyon (sic), qui aurait été par la suite arrêté à la frontière et fusillé avec ses compagnons, de sorte que le trésor dort toujours sous sa dalle, en vue des trois clochers.

Cette histoire pêche par excès de précision, car l'arrestation d'un prélat et surtout son exécution auraient laissé des traces dans l'histoire et il n'en est rien.

Ce conte pourrait néanmoins avoir une base réelle : un évêque a effectivement cherché refuge en Suisse, après avoir refusé le serment à la Constitution civile, et a failli être arrêté à la frontière. Mais il s'agissait de l'évêque de Saint-Claude, Mgr de Chabot, qui est parti par Longchaumois et le Tabagnoz, en n'emportant si l'on en croit les écrits de l'époque que la somme de 25 francs or environ, ce qui était d'ailleurs une petite fortune.

Quoiqu'il en soit, le Gouffre du Frénois du Bas, exploré en 1955, correspondait comme bien d'autres endroits d'ailleurs, à la définition de la cachette. C'est dûment avertis de l'existence du trésor que nous y sommes descendus, pour y trouver les carcasses d'un cheval et d'une demi douzaine de chiens. Maigre trésor !

Même fortune d'équarrissage dans un gouffre à proximité de Montcusel, où le hardi pionnier qui effectuerait la descente de 7,5 mètres, était assuré de trouver une épée en or massif, et un litre de marc "vieux de cent ans".

Notons cependant que, pour une fois, nous avons rencontré là matière à véritable légende. La disparition dans le gouffre de l'épée d'or

aurait pu être l'aboutissement des aventures d'un preux chevalier, frère jurassien du Roland de Roncevaux. Mais là dessus, la tradition est restée muette. Il nous a été impossible d'apprendre quoi que ce soit d'intéressant sur le porteur de l'arme et sur les événements qui auraient précédé la cachette souterraine. Seule a subsisté l'idée d'une fortune monnayable, assortie plus tard de la promesse encore plus terre à terre d'une bonne cuite.

Un autre trésor, illégal celui-là, nous a été signalé en 1950 par un Boucherand, au fond du grand gouffre de Buclaloup. Il s'agissait du matériel et d'une forte partie de la production d'un faux monnayeur du lieu, qui aurait, en 1900, fait disparaître le tout, en apprenant que les gendarmes se dirigeaient vers son repaire. Au bas de l'à-pic inexploré devait dormir une somme très appréciable en faux louis d'or, contenus dans un sac de cuir. De l'avis de notre informateur, ces louis en cuivre doré, devaient avoir une valeur marchande au moins égale à celle des pièces de vingt francs en cupronickel.

Ce n'est pas au faux louis que nous avons pensé, quand le 14 juillet 1952, nous sommes arrivés au bord du gouffre, pour apprendre qu'une équipe suisse nous l'avait "soufflé" quinze jours plus tôt. Tout d'abord, nous étions vexés de voir la "première" nous échapper, mais ensuite, nous nous sommes félicités d'être arrivés trop tard, quand nous avons su que nos collègues helvétiques avaient fait, au bas de la verticale de 43 mètres, une découverte macabre, entraînant exhumation et formalités. Nous nous sommes fort bien passés de cette trouvaille et de ses suites.

Quand en 1951, nous avons installé notre treuil à l'orifice du Gouffre de la Tête, dans le Grandvaux, une personne au moins dans la nombreuse assistance croyait que nous recherchions autre chose que la satisfaction d'une belle exploration.

Nous avons eu la clef de l'énigme, quand une voisine du lieu nous a conté que le trésor d'un émigré : une cassette remplie d'or et de diamants, devait être cachée depuis 1789, sous une pierre marquée d'une croix, dans le pâturage communal. Inutile de dire que depuis longtemps, les bergers s'amusaient de temps à autre à rechercher le trésor, et qu'ils n'ont

pas encore trouvé la pierre magique. C'est sans doute pourquoi notre homme pensait que le coffret devait être dans le gouffre, et que nous étions venus dans l'intention de le récupérer.

D'autres faits se rattachent à l'histoire des cavernes du haut-jura.

Une patrouille autrichienne, forte de six hommes, aurait disparu en 1815 dans l'Aven de la Dôle. Profitant de ce que les soldats lui tournaient le dos pour se pencher sur le gouffre, le bûcheron qui le leur avait fait voir au passage comme une curiosité locale donna au dernier une violente poussée, et l'homme, en essayant de se retenir entraîna tous ses camarades.

Ce récit offre un certain caractère de vérité. Pourtant, rien n'a été retrouvé au fond du puits profond de 38 mètres. Il est vrai que depuis 1815, des dizaines de mètres cube de pierres y ont été jetés par les passants et ont pu facilement ensevelir toutes traces de cette lointaine tragédie, mais il est probable aussi que, dans 150 ans, nos arrière petits enfants entendront dire que, dans beaucoup de gouffres, des S.S. et des miliciens ont mystérieusement disparu. Ils feront comme nous, ils écouteront poliment l'histoire, et ne trouveront, en arrivant en bas, que des pavés, des troncs d'arbres, et peut-être encore des bêtes crevées...

Nous avons aussi entendu dire que, pendant la Révolution, bien des grottes avaient servi de refuge à des proscrits. Des prêtres insermentés se seraient cachés dans la Grotte de Buclans, dans la Grotte d'antré, dans la Grotte de la Pontoise et y auraient célébré la messe. C'est possible.

La petite grotte sèche près du sommet des Tuffes aurait donné asile à des émigrés et même à un député girondin. Cette grotte, qui était peut-être moins connue que de nos jours, pouvait offrir un abri sûr, avant ou après le franchissement clandestin de la frontière, et rien ne s'oppose non plus que sur ce point la tradition soit exacte.

Après cette série d'exécutions, vous devez pensez, amis lecteurs, que les spéléos sont des démolisseurs d'histoires vénérables et des réalistes iconoclastes. Détrompez-vous : comme tout le monde, nous savons apprécier tout le mystère et la poésie d'une vraie légende, si nous nous montrons sans pitié pour ces fables qui offensent l'histoire et la géologie. D'ailleurs, une belle légende ne se détruit pas par la logique. On l'accepte comme telle, avec plaisir, mais sans y croire.

Aussi bien, les cavernes ont-elles besoin de légendes et de trésors. N'est ce pas une vraie légende que de prétendre que de nos jours, en plein monde civilisé, il existe encore des lieux où il n'y a ni routes, ni jalons, ni clôtures, ni interdictions, des lieux où on peut encore faire des découvertes et passer le premier depuis qu'il y a un monde et des hommes, des endroits où on peut encore rencontrer l'aventure dans ce qu'elle a de plus exaltant.

Pour le découvrir, ce monde légendaire, il faut ramper, descendre des décimètres d'échelles, franchir des nappes d'eau, élargir des chatières. Tout cela se fait entre spéléos, animés d'un même idéal, sans distinction d'âge ni de milieu social, dans un climat d'amitié indestructible : le voilà, le vrai trésor des cavernes. Il n'est pas monnayable, mais il vaut plus que de l'or !

Janvier 1959